

Way et *pixan*, perméabilité et instabilité de l'être humain sur la terre (Yucatán, Mexique)

[Pour commander le film *arux k'at* présenté en liaison avec cet exposé, activer ce lien :
<http://www.harmattantv.com/videos/film-%28vod-dvd%29-2280-Alux-k-at-DOCUMENTAIRES.html>.]

Way et *pixan* sont des notions qui doivent se poser en termes de gémélicité, au delà du dualisme... Absolument il n'y a pas de corps, il n'y a pas d'esprit, il y a juste le *way*.

1 La transformation en ours

Lors du Carnaval de Nunkini, un gros village yucatèque de l'état du Campeche, une partie des villageois se transforment en ours pendant plusieurs jours.

Je ne parlerai pas ici de l'interprétation de ce vécu mais je le décrirai au plus près de mes sensations. Après avoir filmé une première fois le Carnaval de l'extérieur, en 2001, je suis revenu en 2012 pour le vivre de l'intérieur.

La première chose que l'on ressent c'est **l'anonymat** : endosser le costume de l'ours, c'est vraiment changer d'identité car, le costume étant plus ou moins le même pour tous, on devient anonyme.

On peut alors se permettre des actions que l'on ne se permettrait pas dans « sa peau », notamment dans ce qui est une spécialité de l'ours, **le rapport avec les femmes**, dans un pays où, de plus, le rapport masculin/féminin est très codifié et plutôt rigide, même si, avec les jeunes générations, il commence à changer.. Inviter une femme en la prenant avec un grognement sans lui demander son avis est la règle, mais bien sûr la femme peut refuser, on n'est pas complètement ours...

Il me semblait, lorsque je me suis déguisé, que l'on me reconnaîtrait facilement à cause de ma taille. Et bien je me suis trompé, la plupart des personnes à qui je l'ai demandé ne m'avaient pas reconnu !

Un autre élément essentiel, c'est **l'abandon du langage humain** : dès que l'on revêt le costume de l'ours, on ne parle plus, on grogne... et ce grognement transforme aussi notre relation à l'autre qui devient plus gestuelle, plus directe. Donne moi cela... Viens avec moi... Courons... Si on associe cela à la chaleur, et à l'alcool, on peut entrer dans un état vraiment différent avec, en prime, la cohabitation avec un public qui, même s'il n'est pas dans le même état, comprend la manière dont nous nous comportons, voire peut imaginer que nous soyons en partie des ours. En effet le *way*, c'est-à-dire le double animal, est une réalité psychique courante et admise au Yucatán. Je peux imaginer que certains des ours de ma **meute** aient un vécu proche des récits mythiques de métamorphose. Comme me le disait un jeune « ours » parlant d'un de ses amis : « Cet ami va sortir dans le parc et démontrer ce qu'en réalité il n'est pas... sa vie est différente, ce con travaille pour pouvoir étudier mais maintenant, il va sortir et tout oublier, il va tout oublier... mais c'est super ! Parce que tu perd toutes tes inhibitions toutes... c'est super ! En réalité, c'est la personnalité qu'il a à l'intérieur de lui, sa personnalité intrinsèque, lorsqu'il se déguise, il peut l'exalter et devenir très extraverti¹. »

Enfin, sans épuiser l'analyse de mon vécu, un autre élément important est la **vision** : à travers la capuche de l'ours, qui traditionnellement est en toile de jute, on ne voit pas de manière unitaire mais à travers une grille. C'est une vision plutôt étrange que j'ai pu capter à l'aide d'une caméra placée sous la capuche.

¹ Entretien avec un ours de Nunkini, février 2001, extrait du film *Terre des ours*, réalisation Michel Boccara, production *La parole a le geste-CNRS*, 2008.

Pour me résumer, vivre dans la peau d'un ours, c'est une expérience qui implique la modification profonde de son identité : on devient anonyme et on perd quelque chose de son « individualité », on a davantage une identité collective, une identité de groupe, de masse, de meute. Un animal a aussi une « individualité » mais son « individualité » n'est pas la même que celle d'un homme ou, plus exactement, l'homme expérimente avec l'ours une nouvelle identité plus collective même s'il ne perd pas complètement son ancienne identité.

Les inhibitions tombent, mais pas de la même manière qu'avec la prise d'alcool – même si une partie des ours peut combiner le vécu d'ours et l'ivresse. Enfin le langage grommelé induit une transformation en un langage plus gestuel, plus groupal, plus « primaire ».

2 Le primat du vécu

Le *way* est un concept qu'il faut vivre avant de le penser (ou pour pouvoir bien le penser). Je l'ai d'ailleurs d'abord vécu intérieurement avant de le vivre physiquement lors de ma métamorphose en ours.

Il est l'expression vivante de ce que Ernesto de Martino appelle la fragilité de la présence au monde². Cette fragilité ou instabilité peut être terrifiante mais on peut aussi la vivre positivement³.

L'être – si être il y a – est un être en devenir – en yucatèque, comme en chinois d'ailleurs, le verbe être n'existe pas - et ne peut se saisir sous la forme stable d'une essence. Il n'est jamais au repos et, si on accepte le postulat que l'homme rêve constamment (comme le propose Jung par exemple), alors sur les treize parties idéales du *Way/pixan*, il en est toujours un certain nombre qui se trouvent ailleurs, en voyage. Ce qui explique que l'ubiquité, généralement attribuée aux chamanes et aux poètes, soit dans ce contexte attribuée potentiellement à tous les êtres s'ils s'en montrent dignes, c'est-à-dire s'ils acceptent le risque d'une telle existence. Il est toujours risqué d'accepter d'être soi-même. Voilà un résultat que retrouvera Friedrich Nietzsche dans ses recherches.

Coresprit

La cérémonie du *k'ex* qui consiste à échanger « corps pour corps » une partie du *pixan* humain contre une partie du *pixan* d'un animal montre bien les rapports qui unissent le *pixan* et le *way*. Sans *way*, c'est-à-dire sans devenir, sans métamorphose, le *pixan* n'existe pas, le *pixan* n'est donc pas un esprit mais un coresprit, un concept jumeau. C'est pourquoi traduire *pixan* par « âme », comme dans les dictionnaires, ou par « esprit », comme en maya contemporain est insuffisant. Le *pixan* est autant un corps qu'une « âme » ou un esprit, au sens d'ailleurs ou Epictète, pour citer un philosophe grec parmi d'autres, considérait Dieu comme un être matériel, mais de l'essence la plus subtile qui soit.

La racine *pix* qui signifie enveloppe, couverture... indique bien cette nature enveloppante de l'esprit qui vient « lier » le *ik'* (l'équivalent du *qi* chinois), l'énergie cosmique ancestrale (ou vancestrale⁴).

² Ernesto de Martino, *Le monde magique* (1948), Paris, Sarofî-Synthélabo, 1999.

³ Patrice Van Eersel, « Le plus beau cadeau de l'Afrique au monde : la roue rythmique », dans *Le cinquième rêve, Le dauphin, l'homme, l'évolution*, p. 345-370.

⁴ Le néologisme « vanceêtre », et l'adjectif « vancestral » est construit à partir de la traduction de la notion de *ik'* « vent » et « ancêtre mythique ».

Le genou⁵

Pix est aussi le genou, une des parties les plus subtiles – et fragiles - du corps humain, analogue au *pixan* et que le tarot du Moyen âge identifiait aussi à une essence spirituelle puisque le diable figurant sur certains jeux avait sur le genou un visage.

Ainsi lorsque les Mayas yucatèques virent les premiers chrétiens s'agenouiller, ils comprirent immédiatement la force et la valeur de ce geste... que certains *h-men*⁶ effectuent encore au tout début de leur « messe du jardin de maïs » : ils ouvrent la danse en se déplaçant à genoux.

Un, deux, plusieurs

Cette division du *pixan* en treize parties se retrouve au Chiapas et il y a ainsi correspondance entre le cosmos et le psychisme : tous deux ont treize couches et dessinent un psychocosmos, autre gémélicité maya.

Je retrouve cette homologie dans la conception du corps proposée par Luis Balam, *h-men* de San Francisco de Tinum. Il y a, selon lui, 365 os du corps et on doit les rassembler tous pour conserver en vie le coesprit du défunt.

Lorsque donc les Mayas témoignent de ce *way* atteint d'un coup de fusil sous sa forme animale et qui vient mourir sous sa forme humaine dans son hamac, pour eux l'identité des deux corps en fait pas de doute et la métamorphose du corps est aussi celle de l'esprit. Comme le rappelle Barbara Alice Mann si pour un Occidental la marque de la folie est le dédoublement de la personnalité, pour un autochtone américain, c'est l'unité qui est délirante⁷.

Way et chose en soi

La métamorphose tient à la fois au déguisement, à l'obscurité de la nuit [il y avait beaucoup plus de *way* avant l'arrivée de l'électricité] et à la réalité psychique [« je me vis comme un animal »]. Mais conceptuellement, elle indique qu'être humain sur la terre n'est pas une condition stable et que homme et animal partagent une même essence. Dans la mesure où il existe aussi des *way* à forme végétale, astrale ... cette essence partagée – certains archéologues ont proposé de traduire *way* par « coessence » - dépasse le domaine animal pour atteindre celui de la chose ou *bal*.

Bal « chose » et « secret » peut aussi se traduire par l'essence cachée de la chose, notion qui n'est pas très éloignée, comme l'a montré Jacinto Arias, anthropologue maya tzotzil⁸, de la chose en soi kantienne.

Bal se décline en *balche'*, terme générique pour animal (« chose de la forêt ») et nom du vin maya, fabriqué avec l'écorce de l'arbre *balche'* (littéralement « arbre secret »), mais aussi en

⁵ Pour un texte classique sur la mythologie du genou, on citera François Rabelais. Les andouilles, nous dit Rabelais, furent vaincues par Pantagruel qui les brisa au genou, c'est-à-dire à une des attaches de « l'âme » (*Le quart livre*, chapitre 41 : « Comment Pantagruel rompit les Andouilles aux genoux »).

⁶ Le *h-men*, littéralement le « faiseur », est un des noms que l'on peut rendre par chamane dans le Yucatán contemporain. Pour des développements sur le *h-men* et le chamanisme yucatèque, voir Michel Boccara, *Saints, chamanes et pasteurs, La religion populaire des Mayas*, Paris, L'harmattan, 2011.

⁷ « Blood and Breath » in *Toward 2012, Perspectives on the Next Age*, 2009, 97-109 : « A person born with just one spirit was feared as most probably criminally insane. (That Europeans claimed to have just one spirit explained a lot for us.) » (102).

⁸ Jacinto Arias, *El mundo numinoso de los mayas : estructura y cambios contemporáneos*, Mexico, Sep-setentas, 1975.

balam, jaguar et ancêtre à forme humaine, on précise même « chrétienne » - un des chamanes les plus puissants de l'époque coloniale est le Chilam Balam qui nous a laissé plusieurs livres. Le *balche'* est, à l'époque coloniale, l'arbre du Christ – il s'est caché derrière pour échapper aux Juifs qui le poursuivaient – et son vin – fabriqué avec de l'eau *suhuy* et du miel – est analogue au sang humain. Boire du *balche'* c'est donc boire le sang du Christ, c'est revenir à l'arbre par le Christ en croix et retrouver sous le secret de l'identité homme-animal⁹ l'arbre croix qui est mère et père des hommes, le *yaxche'* (« premier arbre ») primordial aux fruits en forme de sein, que l'on appelle aussi *imix* « sein de plume » et que l'on dessine/écrit ainsi :



*Ma mère à la chevelure d'herbe et de foin coupé
Aux seins de plume*

Je est donc immédiatement autre.

Il n'est pas seulement deux mais le cosmos tout entier, jusqu'à la treizième couche de nuage. On comprend qu'il y a toujours des couches que l'on ignore, aussi lucide que l'on puisse être. Mais cela ne signifie pas que tout est possible, si cinq ou six couches sont absentes alors la dissolution, c'est-à-dire la mort en ce monde, n'est pas loin.

Le sorcier et les animaux domestiques

Le *way* est aujourd'hui considéré comme un sorcier – c'est souvent aussi le cas du *h-men* – et il paie avec cela le prix de son existence : on y croit toujours mais on le craint, on lui est devenu étranger, même si, au fond de nous, il est encore là.

On y croit dans la grande nuit des mots lorsque l'on remonte à contre sens l'histoire de la colonisation et que l'on voit dans la nuit des yeux qui brillent, que l'on entend des bruits de branches cassées, de pierres jetées, et que fuse ça et là une étoile filante, un pet de jaguar.

Les *way* sont devenus, avec la conquête espagnole, des animaux domestiques :

des boucs, *way chibo*, des chats, *way mis*, des chiens, *way pek*, des ânes, *way buro*, des cochons, *way k'ee'ek'en*, des taureaux ou des vaches, *way wakax* ...

Ce sont les animaux domestiques de la vieille Europe mais c'est aussi une manière d'indiquer que dans les guerres de conquête considérées comme des luttes mythiques entre sorciers, les Européens l'ont emporté parce qu'ils avaient de nouveaux *way*, plus puissants, tel le cheval ou la colombe.

La version maya de la terrible bataille de Quetzaltenango, qui vit une poignée d'Européens venir à bout de plusieurs milliers de mayas fait état d'un *way* oiseau sans pattes (la colombe du saint Esprit) qui vient à bout du Quetzal, *way* du chef maya. Alors que les Espagnols ne voient rien d'autre qu'une victoire facile grâce à la supériorité de leurs montures et de leurs armes à feu.

⁹ En Lacandon, langue voisine du yucatèque, *balche'* signifie à la fois homme et animal, il n'y a pas de terme distinct pour signifier homme.

Le jaguar a fuit dans la forêt haute laissant la place au cochon, au chat, au bouc, à l'âne ...

Persistance de l'aigle

Un animal, un oiseau, a résisté au carnage : l'aigle [« le soleil dans tes yeux prend le parti de l'ombre écrivait Jean Marcenac »]. Le *way kot* de l'époque coloniale s'est enrichi par le trafic d'esclaves, notamment avec la voisine Cuba, en vendant leur chair au prix de l'or et il est devenu un commerçant capitaliste, élargissant la sphère marchande qui existait déjà à l'époque préhispanique.

3 Sens et images du Way

Inventaire

Way ici, présent « chose d'ici et chose présente »

Way rêve

Way métamorphose, chamane, animal en lequel le chamane se transforme

Wayasba image, signe, symbole

Way interjection qui exprime la surprise, la douleur

Way endroit où on dort (dans d'autres langues signifie dormir mais pas en yucatèque)

Way contagier, blesser, empoisonner

Way jour et nuit : le jour de 24 heures, classificateur numérique pour compter les jours avec les nuits

Wayayeb les jours sans noms qui séparent une année d'une autre

Toponymes : *Wayma*, *Waymil*, *Waymax* ...

Le *way* est la forme fondamentale de l'être, la création comme ici et maintenant, unique et multiple, d'emblé jumelée, il porte en lui les deux moitiés du monde, le jour et la nuit. Le « rêve » comme monde mythique s'actualise dans une création, une « localisation » d'un morceau du corps de la mère, d'une parcelle de l'être maternel originel.

Images

Si les images du *way* présentent souvent, une association d'une part obscure et d'une part claire – pas très éloignée, dans certaines formes, de la représentation du tao – on peut distinguer deux modèles : un modèle binaire et un modèle ternaire. Cette association de deux modèles peut s'expliquer en relation avec le mythe de la naissance du monde : la mère cosmique, ternaire et nocturne¹⁰, donne naissance à deux jumeaux : *bakab* le zéro et l'éternel retour, et *k'in*¹¹, l'espace temps infini. Si le jumeau *bakab* reste auprès de la mère, l'autre jumeau engendre le monde infini, bien rendu dans nos modèles par les chiffres trois (*ox*) et neuf (*bolon*), chiffres qui renvoient à l'infini.

Une des lettres que j'ai proposé d'appeler « porte cosmique » (la seconde sur notre figure ci-dessous) est une belle image de cette naissance. Elle représente bien le double jumeau, le double en miroir figuré par les deux battants de la porte, les deux parties du visage. Dans cette lettre de nuit¹² la symétrie longitudinale est parfaite, les deux autres images ne sont pas symétriques.

¹⁰ La lettre maya de la nuit, *ak'ab*, dessine un triple clitoris.

¹¹ *Bakab* est aussi Vénus et *K'in* Soleil.

¹² Rappelons que les Mayas appellent leur écriture *ak'ab ts'ib*, écriture de nuit, cf. Michel Boccara, « Ak'ab ts'ib, lettres de nuit des Mayas », dans *L'aventure des écritures*, Paris, Bibliothèque nationale-Le seuil, 1997, p.60-71.

Le côté obscur est soit localisé dans les taches noires – qui peuvent renvoyer à la peau de jaguar, soit dans un cadrillage, une grille [qui me fait penser à la grille de la capuche de l'ours].



La plupart des mots mayas, comme en chinois, sont polysémiques même s'il n'est pas toujours facile de distinguer l'homophonie – deux mots qui se prononcent de la même manière mais n'ont pas la même histoire, la même étymologie - de la polysémie. Historiquement deux homophones peuvent avoir des racines différentes mais il n'est pas toujours simple de le prouver et, même en cas d'étymologie différente, la convergence phonétique peut s'accompagner d'une convergence sémantique. *Way* n'échappe pas à cette règle.

Être humain sur la terre

Être humain sur la terre c'est appartenir au registre du présent, de l'ici et maintenant.

Si on peut voir/entendre/sentir ici, on ne peut rien dire de ce qui se passe ailleurs, un peu plus loin, dans le temps ou dans l'espace.

Sa nature fondamentale de rêve indique son essence subtile, à la fois matérielle et spirituelle, et originelle, aux racines du coesprit.

Le *way* est métamorphose : les discussions des anthropologues pour savoir s'il faut distinguer le *way*, double ou multiple animal, du *way* être humain qui se transforme en animal (ou en autre chose) ne comprennent pas que l'essentiel est dans le mouvement. Le *way* est l'un et l'autre parce qu'il est l'un qui devient l'autre. Il est cette instabilité et perméabilité fondamentale de l'être humain dans le monde, sa part animale d'abord, mais aussi végétale, minérale, astrale... car les êtres multiples du *way* ne se limitent pas au monde animal.

Le Christ d'ailleurs est perçu par les Mayas comme un *way* soleil, comme le sont les jumeaux mythiques, Lune et Soleil dans certaines versions, Vénus et Soleil dans d'autres.

Le devenir arbre est celui du Christ sur sa croix mais aussi du *balche'*, arbre christique, arbre de sang qui porte le nom de l'animal humain.

Cette dimension humaine de l'arbre se retrouve dans le vocabulaire où bon nombre de parties de l'arbre sont aussi parties du corps humain : sang, branches, tronc, pieds, tête, cœur ...

Wayasba, « image », « signe », « symbole » est sans doute la forme la plus abstraite : elle atteste de la nature vivante du symbole et de l'image.

L'image est le corps vivant des saints et des alouches¹³, elle saigne, elle se déplace, elle parle, elle respire... comme les autres êtres humains.

¹³ L'alouche (*alux*) est un petit être modelé en argile – mais aussi dans d'autres matériaux : cire, bois, pierre... - auquel un *h-men* donne un *pixan*. Voir Michel Boccara, *Alux k'at, le golem des Mayas*, Production *La parole a le geste*-CNRS, 2009. Ce film a été projeté à la suite de l'exposé oral.

Les images du *way* sont de véritables psychogrammes et certaines d'entre elles rappellent l'image du tao : une image gémélaire de l'être en mouvement, avec le jour au cœur de la nuit et la nuit au cœur du jour.

4 Quel modèle du réel ?

Le modèle du *way* n'est pas très loin de celui que propose C.J Jung quand il décrit le soi et sa relation au monde. Dans le modèle junguien, les limites entre le soi et le monde sont floues et être humain sur la terre, ce que Jung appelle « le processus d'individuation », consiste à entrer dans le monde tout en restant soi, à inscrire le monde en soi et soi dans le monde, l'extérieur dans l'intérieur et l'intérieur dans l'extérieur, ce que Jung avait mis en relation avec l'image du tao. Il propose un modèle fondamentalement non dualiste que je propose d'appeler gémélaire et en cela, si on suit la proposition de Barbara Alice Mann, il appartient à la pensée autochtone américaine qui propose une autre forme de binarité, une binarité non conflictuelle mais complémentaire, où deux est premier et n'a donc pas besoin de se dissoudre dans une unité imaginaire :

«Les traditions natives envisagent un nombre fondamental de Deux. Il ne peut y avoir Un s'il n'y a pas eu avant Deux.¹⁴ »

Pour les autochtones américains, une personne avec un seul esprit est malade, alors que pour les Européens, c'est généralement l'inverse qui est vrai, ce qui fera dire à Gérard de Nerval et Antonin Artaud : « Les personnes qui ne sont pas malades se cachent la moitié du monde. ».

Dans la conception yucatèque, on a vu que cette conception générale de la dualité ouvrait sur la perspective d'un réel multiple.

¹⁴ « Native traditions assume a base number of Two. There cannot be One unless there have first been Two » (Barbara Alice Mann, *op. cit.*, p. 100).